

Conférence de Jean-François Barbier-Bouvet : Les chercheurs de spiritualité

Une enquête, demandée par l'Université de Strasbourg, a été menée pour définir et décrire les comportements de *personnes qui cherchent à donner du sens à leur vie, dans un cadre spirituel*.

Dans cette enquête, on demandait aux gens s'ils se sentaient dans un cheminement spirituel, s'ils trouvaient la dimension spirituelle importante pour réussir sa vie. Ce qu'on remarque, dans toutes les enquêtes de ce genre, c'est qu'on a toujours un tiers des gens qui répondent oui à ce type de question ; et même, environ 60 % des français disent croire en Dieu. Au passage, un tiers qui trouvent essentiel d'avoir une dimension spirituelle dans leur vie, c'est quatre fois plus que la proportion des pratiquants, quelle que soit la religion.

L'enquête ciblait – démarche inédite jusqu'alors – les gens qui consacrent du temps à une démarche spirituelle dans un lieu fait pour ça. Elle touchait donc les personnes pratiquant ou simplement curieuses de spiritualités hindoue, chrétienne, bouddhiste, taoïste, le chamanisme, les médecines alternatives, développement personnel, pratiques corporelles énergétiques, méditation, etc. On les a interrogées à l'aide d'un questionnaire à remplir sur internet, les adresses courriel venant de centres proposant ce type d'activité, à l'exception des centres qui ne proposaient que de la spiritualité chrétienne. Au final, 6 000 questionnaires ont été retenus et exploités. En termes de méthodologie, il faut bien sûr être conscient que cette méthode de « recrutement » a amené à ignorer tous ceux qui font une recherche spirituelle active, mais seuls. Ceux-là ont échappé à l'observation.

Les profils

On a une majorité de femmes, phénomène habituel pour les démarches et pratiques spirituelles, car la pratique religieuse est plutôt un fait féminin, comme d'ailleurs toutes les formes de travail sur soi. En revanche, cela n'introduit pas à des sous-populations distinctes, car on ne distingue pas de différences dans les réponses des hommes et des femmes. Les hommes qui répondent ont des points de vue tout à fait analogues à ceux des femmes.

Beaucoup de monde entre 50 et 65 ans. Y a-t-il un effet d'âge ou un effet de génération ? L'effet d'âge amène à dire « quand on arrive à tel âge, on commence à s'y intéresser », dit autrement « dans vingt ans, ceux qui atteindront cet âge fonctionneront comme ceux d'aujourd'hui », alors que l'effet de génération, c'est « ceux qui ont 65 ans aujourd'hui ont eu 20 ans en 68, ils sont et seront toujours différents de ceux qui ont eu 20 ans au moment de la crise (entre 75 et 85) ». Ce qui ressort de cette enquête, c'est que l'effet de génération est largement aussi important que l'effet d'âge. Une remarque que l'on peut faire, et qui va dans le sens de la primauté de l'effet de génération, c'est que les vieux d'aujourd'hui sont les dernières générations qui ont été christianisées dans leur enfance, si peu que ce soit.

Les participants à l'enquête viennent surtout des classes moyennes, peu de classes supérieures et presque pas de classes populaires. On trouve une grande majorité de métiers de la médiation : enseignants, artistes, professions de l'information, animateurs, etc. et métiers de la santé.

Enfin, s'agissant du niveau de formation, 84 % des personnes qui ont répondu ont fait des études supérieures, pourcentage énorme par rapport à la population française.

Géographiquement, la répartition est équilibrée, ¼ vivent dans des grandes villes, ¼ des villes moyennes, ¼ des petites villes, ¼ des zones rurales.

Positionnement par rapport à la religion

Un pourcentage qui peut étonner certains mais dont on se doute depuis quelque temps, 25 % des personnes interrogées ne se reconnaissent d'aucune religion, bien que consacrant du temps et de

l'argent à une démarche spirituelle régulière. De même, certains ont une double appartenance culturelle : on peut, par exemple, se dire à la fois chrétien et bouddhiste, considérant que c'est la personne qui fait l'unité et pas telle ou telle doctrine. Ces démarches sont contradictoires pour des théologiens mais pas pour le groupe des personnes qui ont répondu. 60 % d'entre elles se reconnaissent comme chrétiens (au passage, 2,5 % se reconnaissent comme protestants, ce qui est conforme à la population française) mais une sur six dit « je suis chrétien, mais ni catholique, ni protestant, ni orthodoxe ». Et parmi ces 60 % il y en a une sur deux qui ne pratique pas, qui n'entre jamais dans un lieu de culte, sauf pour les mariages, enterrements, etc.

Quatre sur dix disent que, tout en étant chrétiens, ils se sentent assez loin ou très loin de la religion dans laquelle ils ont été élevés : ils assument une filiation mais ne revendiquent pas le rattachement.

Deux points à relever : on note un intérêt très fort pour une ou des autres religions que la sienne, et les interviewés font d'eux-mêmes une distinction entre spiritualité et religion.

Une des particularités de l'enquête était que toutes les questions comportaient une partie « fermée » (cases à cocher) et une partie « ouverte » (possibilité de saisir du texte libre pour préciser sa pensée). Ce questionnaire a largement nourri la réflexion des participants car on a eu énormément de réponses « littéraires » ; à titre indicatif, cela a représenté en mettant toutes ces réponses bout à bout, environ 350 pages de texte, soit une demi-page en moyenne par personne !

Intérêt pour d'autres religions que la sienne :

Cet intérêt est général ; parmi les « autres religions » les plus citées, on a :

- 80 % mettent le bouddhisme en tête (alors que 8 % seulement se sont déclarés bouddhistes)
- 72 % le christianisme
- 50 % le chamanisme ! L'attention des spécialistes dépouillant l'enquête a été attirée sur ce point car on imagine souvent le chamanisme comme un ésotérisme un peu exotique, touchant peu de personnes ; mais finalement, on peut expliquer cet intérêt par deux motifs, une certaine aspiration écologique d'une part, et une recherche de la signification symbolique des choses et des événements d'autre part, signification qui a été occultée par la démarche rationnelle contemporaine
- 45 % hindouisme
- taoïsme, judaïsme (40 %, ce qui est beaucoup plus que le nombre de juifs en France), islam 30 % seulement (l'islam fait les gros titres de l'actu mais pas pour sa dimension spirituelle), animisme 22 %.

Pourquoi cet intérêt pour d'autres formes de religion ou de spiritualité, chez des personnes qui se disent majoritairement chrétiennes ? On peut penser que ceux qui sont « de quelque part » peuvent facilement s'approcher d'autres religions sans se perdre, sans être trop perturbées.

Distinction entre spiritualité et religion

Les participants font cette distinction de façon radicale, et elle est venue toute seule car la question n'était pas posée dans le questionnaire !

N.B. : Une remarque sur ce point : il s'agit de « ressentis » et non d'affirmation de vérités quelles qu'elles soient ; les ressentis ne sont pas censés être des « vérités », mais ils déterminent les impasses que les gens font à propos des églises, ... et donc pourraient (devraient) nous inciter à agir en conséquence !

Trois idées, trois façons de présenter cette distinction entre spiritualité et religion :

- il y a ceux pour qui **la spiritualité s'oppose à la religion** : la religion reçoit tous les attributs négatifs et la spiritualité tous les positifs : 1/ la religion c'est la division (« les religions nous enferment dans une tradition dans le temps et dans l'espace, la spiritualité rassemble tous les hommes »), 2/ La religion c'est la fermeture, la spiritualité c'est l'ouverture (« la religion nous enferme dans une doctrine sectaire, la spiritualité c'est le divin, chacun de nous peut se connecter à un amour inconditionnel »), 3/ la religion c'est une institution, la spiritualité c'est une aspiration (« hors les murs, il y a des aspirations de partage, d'humanisme qui nous grandissent », « Dieu a sa demeure chez tous les hommes de bonne volonté, loin des schismes et des systèmes), 4/ la religion est une contrainte, la spiritualité est un épanouissement (« pour moi la vie spirituelle ça sert à vivre heureux, cette valeur a été perdue par les églises chrétiennes qui ne m'ont en rien aidé à vivre heureux »), 5/ ce qui relie c'est la spiritualité et pas la religion (« je me sens relié car c'est la spiritualité qui m'anime et non pas la rigueur d'une religion »).
- la spiritualité est un **dépassement de la religion** : les limites de la religion peuvent être surmontées par la spiritualité, 1/ la religion est une étape pour progresser vers la spiritualité (« la religion représente pour moi l'école maternelle et primaire »), 2/ la religion est une forme primitive de la spiritualité qui, elle, est une forme aboutie, 3/ la religion est un moyen, c'est le prix à payer pour accéder au spirituel (« l'église est comme le tuyau rouillé dans la montagne, qui permet quand même à l'eau d'arriver jusqu'à nous »), 4/ avancer dans la spiritualité permet d'être moins sectaire, puisqu'au bout du compte, les religions se rejoignent toutes et que Dieu est un.
- la spiritualité n'est pas en lien avec la religion, elle n'est ni pour ni contre ni au-dessus ni au-dessous, c'est une **définition par construction et non par différence** : 1/ La spiritualité c'est un chemin, le chercheur spirituel n'a pas forcément vocation à devenir un « trouveur spirituel », on n'est jamais vraiment arrivé mais l'essentiel n'est-il pas d'être en route, 2/ la spiritualité est une construction personnelle propre à chacun et qui est à la recherche des signes de transcendance dans les situations de la vie quotidienne, 3/ elle passe par une connaissance profonde de soi (« la spiritualité c'est ce qui me relie au monde, à l'univers et au grand tout »).

Dans toutes ces attitudes, on trouve le rôle central que l'on donne à l'expérience directe et personnelle. C'est bien conforme à l'aspiration générale d'aujourd'hui, qui est de se passer d'intermédiaires. Et une des manières de se passer des intermédiaires est le retour aux sources, aux grands textes fondateurs, et pourtant on sait bien que ces textes sont difficiles à lire et qu'ils demanderaient une médiation pour les lire. On lit des remarques comme « les textes sont très enrichissants mais ils ont été dévoyés par les fonctionnaires de Dieu ». 35 % des participants disent qu'ils en lisent souvent et 25 % de temps en temps, soit tout de même 60 % des personnes qui ont répondu ! Autre chose, on voit que le même qui lira le Coran lira aussi le livre des morts tibétains, on reste dans cette logique du « l'un et l'autre » et non pas « l'un ou l'autre ».

L'individu est au centre

L'individu est au centre de toute démarche, on assiste en quelque sorte à une hypertrophie du Moi, d'autant que la plupart des systèmes se sont effondrés, comme l'influence de l'Église romaine, l'aspiration sociale du communisme, les projets révolutionnaires divers, etc.

On peut rapprocher ce phénomène de ce que disait Freud : l'homme d'aujourd'hui est soumis à trois blessures symboliques : Copernic qui découvre que la terre n'est pas le centre du monde, Darwin qui découvre que l'homme n'est pas au centre de la création, et moi qui ai découvert que l'homme peut être dirigé à l'insu de sa conscience. On n'est plus dans la continuité des générations, alors que, dans

les époques précédentes, on pouvait faire sienne cette phrase du Talmud : je suis un *mot* dans une *phrase* qui a commencé à être écrite par mes *ancêtres*.

Ne nous trompons pas, il ne s'agit pas d'égoïsme. On a certes, au centre, la personnalisation, mais ce qui compte c'est non seulement soi en tant qu'individu, mais les autres également en tant qu'individus : si nous regardons l'image de l'église catholique, elle est assez détestable dans toutes les enquêtes, mais l'image de Mère Teresa, celle de l'Abbé Pierre, du pape François, sont excellentes, autrement dit, la popularité des individus coexiste avec l'impopularité des structures.

Un autre effet c'est le rapport au corps. Par exemple, la méditation est – encore plus que la prière, encore plus que la lecture – la chose qui est la plus pratiquée par les chercheurs spirituels : 70 % disent la pratiquer tous les jours ou au moins une fois par semaine, ce qui en fait tout de même une discipline de vie. On trouve toutes sortes de méditations, méditation zen, transcendante, « en pleine conscience », etc. Finalement, le corps est vu comme une porte d'entrée essentielle vers l'intériorité, et les discours spirituels qui font l'économie du corps risquent d'être plus difficilement compris. Cette approche fait doublement rupture, avec la tradition chrétienne dominante (le corps est une contrainte dont il faut se libérer pour permettre à l'âme de s'élever) et par rapport à la philosophie des lumières pour lesquelles les pratiques intellectuelles sont la voie d'accès à la connaissance du monde.

Il y a là-dedans une logique d'efficacité : il faut que ça marche ! Aujourd'hui l'expérience se substitue à l'expertise, la vérité du vécu est plus forte que la construction cérébrale, ce qu'on attend du spirituel, ce n'est pas une vérité c'est un épanouissement. Une remarque relevée dans les réponses : « si une pratique est bonne pour moi, ce n'est pas parce qu'elle est attestée par un magistère, c'est parce que je l'ai éprouvée et qu'elle me fait du bien ». Ces changements montrent non pas que les églises sont dans une mauvaise voie, mais que les églises n'ont pas entendu, qu'elles n'ont pas reconstruit leur message en fonction de ces catégories.

Le rapport au temps

- **le temps-rythme** : maintenant c'est quand on veut, le calendrier social est moins marqué, moins respecté : le jour vaut la nuit, les services c'est 24/24-7/7, l'info c'est continu, les fêtes traditionnelles (Pâques, Pentecôte) sont décalées par rapport aux vacances. Tout cela accentue la dé-ritualisation des comportements, on reconnaît prioritairement aujourd'hui ce qui a un enjeu unique et un temps unique ; par exemple dans le religieux, on a les JMJ qui mobilisent beaucoup de monde, mais rien de répétitif. Les temps personnels sont surinvestis, les temps rituels c'est quand on veut ; on ne va jamais au culte, mais si on est en vacances en Bretagne et qu'on connaît un village où il y a un recteur qui prêche bien, on va y aller tous les dimanches. On ne s'investit que le jour où ça en vaut la peine de son point de vue. On a une « religiosité intermittente », un peu selon l'image de la baleine, qui remonte parfois pour prendre de l'air puis qui replonge sans que l'on sache où ni quand elle sortira. On n'est plus avec des croyants qui ont des moments de doute, mais avec des doutants qui ont des périodes de foi
- **le temps réversible** : dans les époques précédentes, on ne pouvait pas vraiment changer, de métier, de religion, de conjoint. On est passé d'abord au « on peut changer mais seulement si on s'est trompé » puis au « on peut changer juste si on a changé d'avis », on peut décider au dernier moment. C'est un comportement de nomadisme, on n'est pas engagé pour la vie, on ne s'inscrit nulle part, mais on vient si on n'a rien de mieux à faire
- **le temps-vitesse**, la culture de l'impatience : livré en 24 heures... C'est comme la télévision, on « zappe » sans prendre le temps d'attendre que ça devienne bien. Or la démarche

religieuse demande quand même du temps, elle suppose l'existence de temps faibles autant que de temps forts, et il faut comprendre que les cultes contreviennent à la culture de l'impatience par leur prévisibilité

La religion chrétienne est anthropologiquement une religion de la progression, alors que notre culture est la religion du présent, de l'innovation permanente, du changement.

Idées toutes faites

Un certain nombre d'idées toutes faites circulent, malheureusement, dans les églises, et elles nuisent à une bonne compréhension des « chercheurs de spiritualité » :

1. Ce sont des **égocentristes** : faux ! Ils ont au contraire une attention extrêmement forte à l'autre. Cette posture ne consiste pas à dire simplement « tu as tes idées, j'ai les miennes, restons-en là » mais bien à se projeter à la place de l'autre pour mieux communiquer ; on va lui dire quelque chose comme « pour te comprendre je vais essayer de comprendre comment tu fonctionnes » et non pas argumenter pour l'amener à son point de vue, ni ignorer son existence en tant qu'individu spirituel. Ils croient beaucoup à l'exemplarité, à une rencontre avec un témoin, un grand frère, « celui qui a fait le chemin avant moi et qui peut m'en parler ». Ils se disent très solidaires, il faut se changer soi-même pour changer le monde
2. La recherche spirituelle est un refuge par rapport à la société moderne qui fonctionne sur la base d'un matérialisme dominant, et cette pratique du refuge débouche sur un **retrait du monde** : faux ! Il y a de loin en loin, un besoin de rééquilibrage, de compensation, par rapport au fonctionnement social actuel. On pourrait appeler cela l'« effet jogging » : on court parce que cela nous fait du bien, mais on ne renonce pas à la voiture ; de même, si l'on va faire une retraite, ce n'est pas pour devenir moine, c'est pour pouvoir replonger ensuite dans le monde en étant plus fort, régénéré...
3. C'est du **bricolage spirituel** « on ne sait plus où est la vérité » : faux ! Ce n'est ni superficiel, ni syncrétique. On voit, dans les réponses à cette enquête, des gens qui sont dans l'approfondissement, les rayons de spiritualité dans les grandes surfaces sont très fournis, mais il ne faudrait pas en déduire que ça relève de la consommation, qu'ils soient seulement en train de « faire leur marché spirituel ». L'offre est consumériste, mais pas l'usage qu'on en fait, on creuse, on choisit dans la spiritualité non pas ce qui arrange (reproche fait par les institutions religieuses) mais ce qui semble essentiel, par discernement, par hiérarchisation.

En conclusion, on est face à de nouveaux comportements spirituels, et les églises feraient bien d'adapter leurs discours et leurs rites à cette nouvelle donne. Pour l'avenir, on ne sait pas ce que vont faire les générations suivantes, celles qui n'ont pas été christianisées dans leur jeune âge, et qui n'ont donc pas de connaissances religieuses (aujourd'hui la méconnaissance ne vient pas de l'oubli comme pour leurs aînés, « je l'ai su mais je l'ai oublié », mais de l'ignorance « je n'en ai jamais entendu parler »). Donc là aussi, les églises feraient bien de ne plus compter sur le renouvellement automatique de paroissiens qui viendraient retrouver ce qu'ils ont connu antérieurement, mais bien de trouver comment s'adresser à des personnes qui sont simplement en recherche de sens, sans a priori ni références antérieures.

Jean-François Barbier-Bouvet, Angers novembre 2015